

Le phénix dans *Alcools* et le « je » poétique

Mémoire de Bachelor

Pien Goutier, s4486382

Radboud University, Langue et culture françaises

Dr. M.H.G. Smeets et dr. E.M.A.F.M. Radar

Le 4 juillet, 2017

Samenvatting (Nederlands)

Deze bachelorscriptie laat zien hoe de feniks een belangrijk thema vormt zich van de dichtbundel *Alcools* (1913) van Guillaume Apollinaire. Diverse gedichten van de bundel worden geanalyseerd aan de hand van drie thematische aspecten die kenmerkend zijn voor de literaire traditie van deze vogel: zijn brandende nest, zijn bijzondere positie tussen hemel en aarde en de vergelijking tussen deze vogel en uitzonderlijke figuren zoals jesus en het dichterspersonage. Er wordt beargumenteerd dat de feniksthematiek in *Alcools* wordt ingezet om de identiteit van de dichterlijke ik-figuur van de bundel te definiëren.

Introduction

Alcools (1913) de Guillaume Apollinaire : l'un des recueils de poèmes les plus lus, analysés et discutés de la littérature Française du XXème siècle. L'ouvrage a été le sujet d'une abondante littérature depuis plus d'un siècle et a été passé en revue dans un large éventail d'études, tant dans son ensemble qu'à travers ses poèmes spécifiques. L'un des aspects qui fascine de nombreux scientifiques et critiques est constitué par la thématique riche et multiforme d'*Alcools* : aussi l'œuvre est-elle souvent considérée comme un vaste panorama de l'inauguration de la société moderne, qui se caractérise néanmoins également par des thèmes plus « anciens » comme les mythes, la religion et l'amour.

Un autre thème d'*Alcools* – qui est souvent lié aux thèmes mentionnés ci-dessus et qui a été analysé par plusieurs études, est celui du phénix, oiseau légendaire qui se consume dans les flammes et qui renaît de ses cendres. A titre d'exemple, dans son commentaire sur le poème « Le Brasier », Eadem S considère l'évocation du phénix – ayant le pouvoir de renaître après s'être consumé dans un feu purificateur – comme « un nouveau départ¹ » pour le poète qui se plaint d'un passé douloureux et qui fait « l'appel d'un nouveau monde² ». Dans *Comprendre Alcools de Guillaume Apollinaire*³, Jodelet Dulong Ngompe Tatiemzi argumente que le phénix dans le poème « Zone » « désigne l'oiseau-fétiche du poète⁴ ». Un dernier exemple est constitué par Farideh Alavi et Tahereh Khameneh Bagheri⁵, qui se concentrent sur l'idée que les poèmes « Zone », « Le Brasier » et « La Chanson du Mal-Aimé » présentent une réécriture moderne du mythe du phénix.

Ce qui frappe, c'est le fait que ces études se limitent aux poèmes du recueil dans lequel le phénix figure d'une façon très explicite. En effet, dans « Zone » et « Le Brasier », le mot « phénix » figure textuellement et dans « Le Brasier » l'évocation du phénix est indéniablement présente dans les champs thématiques du feu, de la renaissance et de la purification. Cependant, l'image du phénix semble résonner encore dans bien d'autres poèmes d'*Alcools*, ce que les recherches faites jusqu'ici ont oublié de mentionner.

¹ S., Eadem, « Guillaume Apollinaire, *Alcools*, « Le Brasier » : commentaire », <https://www.docs-en-stock.com/philosophie-et-litterature/apollinaire-le-brasier-alcools-poeme-416290.html>, (consulté le 15 juin 2017).

² *Ibid.*

³ NGOMPE TATIEMZI, Jodelet Dulong, *Comprendre Alcools de Guillaume Apollinaire*, Bafousam, TheBookEdition, 2011.

⁴ *Ibid.*, p. 14.

⁵ ALAVI, Farideh, Tahereh KHAMENEH BAGHERI, « Le mythe du Phénix dans les poèmes de Nima Youchi et de Guillaume Apollinaire », *Revue des Études de la Langue Française*, vol. 7, no. 13, 2-2016, p. 1-13.

En outre, les façons dont les recherches mentionnées ci-dessus interprètent la présence du phénix dans le recueil semblent ignorer les aspects essentiels par rapport aux fonctions possibles de cette thématique. Tandis que plusieurs études abordent la comparaison entre l'amour du « je » poétique et le phénix – également explicitement présente, surtout dans « La chanson du Mal-Aimé » – elles ne tiennent pas compte du fait que le rapprochement entre ce « je » et le phénix va plus loin dans *Alcools*, et qu'il semble y avoir une identification profonde avec le phénix de la part du « je » poétique.

Enfin, les études se limitent aux caractéristiques du phénix qui figurent dans presque chaque définition de cet oiseau, comme la capacité de renaître ou l'association entre le phénix et le soleil. Cependant, l'image du phénix dans *Alcools* se constitue aussi de caractéristiques qui ne figurent que dans des sources spécifiques évoquant le phénix. Le « je » poétique du recueil semble s'identifier avec un phénix qui possède des caractéristiques du phénix des mythes égyptiens, grecs et romains, mais aussi du phénix tel qu'il est décrit dans des textes chrétiens et dans quelques textes de fiction.

Dans ce mémoire, nous analyserons l'évocation du phénix dans plusieurs poèmes du recueil *Alcools* (1913) de Guillaume Apollinaire. Nous nous appuierons sur une hypothèse selon laquelle la thématique du phénix dans *Alcools* sert d'esquisser une image de l'identité du « je » poétique. Il s'agira de démontrer que cet aspect thématique du recueil peut être interprété en tant qu'instrument de définition du « je » qui figure dans ce recueil d'Apollinaire, instrument qui se manifeste par des références à des caractéristiques d'autres « phénix » dans la littérature.

Compte tenu de cet objectif, nous expliquerons dans le premier chapitre notre conception du « je » poétique. Ensuite, dans le deuxième chapitre, nous analyserons l'évocation du phénix dans *Alcools* et son lien avec le « je » poétique à la lumière de la thématique « le nid brûlant ». Dans le troisième chapitre, nous prendrons la thématique « entre ciel et terre » comme point de départ afin d'analyser l'image du phénix dans *Alcools* et sa relation avec le « je » poétique. Un quatrième chapitre sera consacré à « l'individu exceptionnel » et à la relation entre cette thématique, le « je » poétique et l'image du phénix dans *Alcools*. Dans la conclusion, nous verrons dans quelle mesure les résultats de notre analyse correspondent à notre hypothèse.

Le présent mémoire sera novateur dans trois mesures. Premièrement, ce mémoire ne se limitera pas aux poèmes qui comprennent des références très explicites au phénix, mais se concentrera aussi sur la façon dont ce thème se manifeste plus implicitement dans d'autres poèmes. Deuxièmement, nous argumenterons comment cet aspect thématique apporte à la

mise en images du « je » poétique. Troisièmement, nous traiterons l'évocation du phénix dans toute sa richesse : nous ne prendrons pas seulement en considération les caractéristiques typiques et « universelles » de cet oiseau légendaire, mais nous traiterons également des descriptions plus atypiques du phénix.

1. Le « je » poétique

Alcools (1913) a souvent été analysé à partir d'un point de vue biographique : Guillaume Apollinaire. Ceci correspond à la pratique traditionnelle de la critique littéraire, consistant à intégrer dans une interprétation d'un texte l'auteur et son contexte historique, sa vie ou ses intentions possibles. Pour ne donner que deux exemples, dans *Le Dossier d'Alcools*, Michel Décaudin accorde une grande importance au « paysage sentimental⁶ » d'Apollinaire et interprète plusieurs poèmes du recueil en fonction de la solitude, de la tristesse et du chagrin d'amour du poète. Robert Couffignal quant à lui base son analyse d'*Alcools* sur une étude de la vie religieuse du poète dans *l'inspiration biblique dans l'œuvre de Guillaume Apollinaire*.⁷

Dans la poésie, le traitement de l'auteur dans l'interprétation d'une œuvre peut sembler logique. Les voix de l'auteur et du narrateur semblent se confondre et la poésie est parfois définie comme une forme de littérature dans laquelle l'auteur – le poète, dans ce cas-ci – « donne à voir sa propre vision du monde⁸ ». La confusion de voix et la définition mentionnée semblent impliquer que, afin de mieux comprendre une œuvre poétique, il peut être utile d'analyser des caractéristiques personnelles et biographiques du poète. En d'autres termes, on peut argumenter qu'il faut analyser une œuvre en tant qu'expression de son créateur.

De nombreuses études qui s'inspirent de cette idée, stipulent que l'évocation d'un « je » dans le texte – figure qui, dans *Alcools*, correspond très fréquemment au « tu » textuel – est la manifestation du « moi » du poète. C'est-à-dire que le « je » qui est construit dans le texte est considéré comme le « je » du créateur du texte et comme l'étalage de son « moi ». Prenons le passage suivant du poème « Cortège » :

Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes
Pour que je sache enfin celui-là que je suis⁹

Suivant la logique grammaticale du premier vers, le « tu » correspond à « Guillaume ». Dans le deuxième vers, il s'avère que « celui-là », Guillaume, correspond également au « je ». La

⁶ DÉCAUDIN, Michel, *Le dossier d'Alcools*, Genève, Librairie Droz, 1996, p. 10.

⁷ COUFFIGNAL, Robert, *L'inspiration biblique dans l'œuvre de Guillaume Apollinaire*, Paris, Minard Lettres Modernes, 1966.

⁸ ASP, « poème, poésie », <http://bit.ly/2tQ7LQu> (consulté le 5 juillet 2017)

⁹ APOLLINAIRE, Guillaume, « Cortège », *Alcools. Poèmes 1898-1913*, Paris, Gallimard, 1920, p. 55

conclusion que le « je » évoqué est la voix du « moi » du poète – dont le prénom figure textuellement dans les vers – semble être évidente.

Toutefois, une telle approche peut poser problème. Ainsi, dans *Stylistique de la poésie*, Jacques Dürrenmatt explique la complexité du « je » dans la poésie et son identité. Selon lui, le « parleur », représenté par le « je » écrit, ne fait pas forcément référence au « moi » du poète : justement, ce « je » peut « relever d'une pure fiction¹⁰ », phénomène qui implique la mise en scène d'autres voix. De cette façon, il y a une distance entre le « moi » du poète écrivant et le « je » écrit. Prenons par exemple les vers suivants d'*Alcools* :

Je suis le souverain d'Égypte¹¹
Je suis le Sultan tout-puissant¹²
Je suis unicorne¹³

Certes, il s'agit ici d'images et il n'est pas question d'une mise en scène de voix d'un souverain, ou d'un sultan, ni d'un unicorne. Cependant, les exemples permettent de percevoir la complexité de l'identité du « je » dans la poésie et illustrent le caractère de fiction que décrit Dürrenmatt : le « moi » écrivant – le poète – est éclipsé par un « je » écrit disparate. La question se pose alors de savoir si, en analysant l'œuvre, il faut encore relier l'un à l'autre.

Cette déréalisation du « moi » réel dans le « je » écrit n'est que le début des processus « troublants » dans le transfert d'informations entre le poète et l'individu lisant l'œuvre. En effet, comme Barthes l'a argumenté dans son fameux essai « La mort de l'auteur », un texte permet plusieurs interprétations possibles.¹⁴ Si le « moi » du poète écrivant est déjà déréalisé dans le « je » écrit, ce « je » écrit est, à son tour, déstabilisé par le fait qu'il y a plusieurs lecteurs et donc plusieurs lectures possibles. Ainsi, Charles-Wurtz affirme qu'il y a deux « je » qui sont en jeu : le « je » écrit – émoussant le « moi » du poète écrivant – et le « je » lisant.¹⁵

On peut défendre que les deux figures du « je » se confondent : si, en analysant une œuvre, on dissocie le « moi » réel du « je » écrit, ce n'est qu'à partir du « je » lisant que le « je » écrit peut prendre forme et acquérir une signification. Autrement dit, le « je » se

¹⁰ DÜRRENMATT, Jacques, *Stylistique de la poésie*, Paris, Belin, 2005, p. 9..

¹¹ APPOLINAIRE, Guillaume, « La Chanson du Mal-Aimé », *Alcools. Poèmes 1898-1913*, Paris, Gallimard, 1920, p. 19.

¹² *Ibid.*, p. 24.

¹³ APPOLINAIRE, Guillaume, « L'Ermitte », *Alcools. Poèmes 1898-1913*, Paris, Gallimard, 1920, p. 78.

¹⁴ BARTHES, Roland, « La mort de l'auteur », *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Editions du Seuil, 1984, p. 491.

¹⁵ CHARLES-WURTZ, Ludmila, *La poésie lyrique*, Paris, Bréal, 2002, p. 43.

manifestant dans le texte est doué d'une identité grâce au dialogue avec le « je » du lecteur. C'est exactement le rapprochement entre les deux « je » qui réalise ce que nous appellerons le « je » poétique. Dans le « je » poétique se rencontrent alors la déréalisation du « moi » réel du poète, la complexité du « je » évoqué dans le texte et la subjectivité des lectures qui constituent la signification – ou les significations – du « je ».

Quelle est la place du poète dans cette conception ? Le « je » poétique implique-t-il un discrédit complet de l'individu ayant créé l'œuvre et étant, dans une certaine mesure, à la base de cette figure du « je » ? Charles-Wurtz ne nie pas l'importance du « moi » réel du poète : le poète reste une personne unique, un individu ayant une biographie, et des aspects autobiographiques de sa part existent.¹⁶ Strictement parlant, il s'agit notamment d'un « je » écrit difficilement associable au « moi » du poète, « je » dont la dimension poétique se développe parallèlement aux caractéristiques du poète et s'appuie sur l'individu lisant le texte.

Notre analyse du recueil *Alcools* d'Apollinaire s'appuiera sur cette perception, point de vue qui part d'un « je » poétique polymorphe capable de se construire indépendamment du « moi » du poète. Sans nier l'existence possible d'aspects autobiographiques, notre étude d'*Alcools* se concentrera notamment sur l'étude du recueil en soi, indépendamment de son auteur. De cette façon, nous tiendrons compte des processus troublants en ce qui concerne l'identité du « je » évoqué dans le texte, et nous ferons abstraction du problème difficilement résoluble d'une présence possible du « moi » du poète.

Cette approche implique finalement que notre analyse ne représente qu'une lecture parmi toutes les lectures possibles. Le « je » poétique dont nous traiterons, n'est point une construction autonome : cette figure du « je » et ses caractéristiques se construisent en grande partie d'après notre interprétation du texte. En d'autres termes, le « je » poétique dans notre mémoire est une figure complexe : il englobera d'une part le « je » multiforme se manifestant dans le texte, d'autre part le « je » construit à partir de notre lecture du texte.

¹⁶ CHARLES-WURTZ, Ludmila, *op. cit.*, p. 45

2. Le nid brûlant

2.1. Le nid brûlant et le phénix : un tour d'horizon

Dans le XV^{ème} livre des *Métamorphoses*, Ovide consacre quelques vers au phénix, au nid de cet oiseau et à sa « mort » dans ce nid :

Quand il a vu cinq siècles marquer le terme de sa vie, il construit, de ses ongles et de son bec, un nid sur les hautes branches d'un chêne ou sur la cime tremblante d'un palmier; il le remplit de légères tiges de cannelle, de nard, de myrrhe et de cinname, se couche sur ce bûcher odorant, et meurt dans les parfums.¹⁷

Ovide n'est pas le premier à décrire l'oiseau particulier. Le phénix, oiseau fantastique dont les racines se trouvent probablement dans la mythologie égyptienne, apparaît déjà dans certaines sources grecques : on trouve les premières descriptions détaillées du phénix dans les *Histoires* de Hérodote¹⁸, géographe et historien grec qui décrit un phénix qui ressemble à l'oiseau benu des mythes égyptiens.

Néanmoins, chez Ovide apparaît un aspect novateur : le nid brûlant du phénix qui sert de lit de mort avant que l'oiseau ne renaisse. Certes, les mythes égyptiens décrivent déjà un benu qui naît d'un feu consumant un arbre, mais c'est chez Ovide qu'apparaît le nid du phénix, comparé aux pratiques funéraires romaines comportant un bûcher d'aromates. La comparaison d'Ovide sera reprise par de nombreux auteurs romains. Ainsi, dans les *Épigrammes* de Martial¹⁹ et dans les œuvres de Stace²⁰, le nid du phénix apparaît sous des appellations telles que « bûcher », « bûcher odorant » ou « lit funèbre ». C'est alors dans la littérature romaine que naît l'une des principales caractéristiques du phénix tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Un être qui se consume dans les flammes avec son nid : sans doute une image du phénix qui nous fournira un point de départ convenable pour l'analyse de la thématique du phénix dans *Alcools*. D'une part, il s'agit d'une définition générique dans le sens où elle englobe la

¹⁷ OVIDIUS, Publius Naso, *Métamorphoses d'Ovide: Traduction nouvelle, avec le latin à côté*, Paris, Barbou Freres, 1796, p. 568.

¹⁸ HOMERUS, *Histoire d'Hérodote, traduite du grec, avec des Remarques Historiques & Critiques, un Essai sur la Chronologie d'Hérodote, & une Table Géographique; par M. Larcher*, Paris, Musier, 1786..

¹⁹ MARTIALIS, Marcus Valerius, *Toutes les épigrammes de Martial en latin et en français: avec de petites notes, divisées en deux parties*, Paris, Guill. de Luyne, 1655.

²⁰ STATIUS, Publius Papinius, *Les Œuvres de Stace. Traduction nouvelle par P.L. Cormiliolle, de la ci-devant Société Libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris*, Paris, Delalain, 1820.

plupart des « phénix » qui figurent dans les textes écrits à partir de l'époque romaine. D'autre part, la description est suffisamment spécifique pour nous permettre de mieux contextualiser et interpréter les caractéristiques plus « universelles » du phénix résonnant dans *Alcools* – mort et renaissance, ciel et terre... – caractéristiques que nous aborderons plus loin dans ce mémoire.

2.2. Le nid brûlant dans *Alcools*

2.2.1. « Zone »

Dans « Zone », le premier poème du recueil²¹, le phénix apparaît dans une longue énumération parmi d'autres oiseaux : c'est une façon de représenter le phénix que l'on voit également dans les *Métamorphoses* d'Ovide²², œuvre dans laquelle « le phénix apparaît dans une énumération aux côtés d'oiseaux réels tels que le paon, le cygne, la colombe²³ ». Dans la nuée d'oiseaux de « Zone », le phénix même est relié à l'idée du bûcher d'une façon particulièrement explicite : « Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre // Un instant voile tout de son ardente cendre » (v. 65-66). Dans ces vers, le bûcher sert de métaphore qui est textuellement lié au phénix, les deux se consumant dans les flammes avant que le premier ne renaisse.

L'occurrence du phénix, si fortuite et brève qu'elle puisse paraître, semble constituer le tremplin d'une élaboration imagée de la thématique du bûcher plus loin dans le recueil, élaboration dans laquelle le « je » poétique entrera en jeu. Ainsi, « Le brasier », suite de trois poèmes dont le titre trahit déjà le rôle principal du feu et des flammes, met l'évocation du bûcher au premier plan. Cette suite intitulée dans un premier temps « Le pyrée » – signifiant un autel de feu chez les anciens Perses²⁴ – présente un « je » qui se consume dans une mer de feu pour renaître d'une façon particulière.

²¹ Voir Annexe. Désormais, toutes nos citations proviennent de l'annexe qui cite les poèmes de l'édition suivante : APPOLINAIRE, Guillaume, *Alcools. Poèmes 1898-1913*, Paris, Gallimard, 1920.

²² OVIDIUS, Publius Naso, *op. cit.*, p. 568.

²³ LECOCQ, Françoise, « L'iconographie du phénix à Rome », *L'image de l'animal dans l'Antiquité*, prépublication n° 6, fascicule n° 1, 2009, 73-106, p. 82.

²⁴ DURAND, André, « *Alcools* (1913) recueil de poèmes de Guillaume APOLLINAIRE », www.comptoir litteraire.com/docs/584-apollinaire-alcools.doc, (consulté le 15 juin 2017), p. 37.

2.2.2. Le premier poème du « Brasier »

Le premier poème du « Brasier » ouvre par la strophe suivante (v. 1-5) :

J'ai jeté dans le noble feu
Que je transporte et que j'adore
De vives mains et même feu
Ce Passé ces têtes de morts
Flamme je fais ce que tu veux

Ces vers peuvent être considérés comme une suite des vers de « Zone » qui associent le phénix à son nid brûlant. Aux vers 1 et 2, l'image du bûcher apparaît de nouveau, mais cette fois-ci ce n'est pas le phénix qui représente le bûcher : dans ces deux vers-ci, c'est le « je » poétique qui porte en lui le feu. Ce lien entre « Zone » et « Le Brasier » fait naître un triptyque d'images : celle du bûcher, celle du « je » et celle du phénix. Le « je » et le « phénix » sont liés l'un à l'autre par le « noble feu » du bûcher.

Dans les trois derniers vers de la première strophe figure une représentation implicite du phénix, ce qui renforce le triptyque d'images. Le « je » qui figure dans les vers 1 et 2 dit avoir jeté dans les flammes « des têtes de mort », les dernières coïncidant à « Ce Passé » par une parataxe. La nature de ce passé et de ces têtes sera spécifiée plus loin dans le poème, à savoir aux vers 11 et 12 : « Où sont les têtes que j'avais // Où est le Dieu de ma jeunesse ». Ces vers dévoilent de quelles têtes et de quel passé il s'agit dans la première strophe : le « je » du poème jette dans le feu ses propres « têtes », métaphore pour les différentes personnalités qu'il a adoptées. La condamnation au bûcher ne signifiera pourtant pas une fin définitive de son être : le « noble feu » permettra une renaissance du « je », pareil au phénix, comme nous l'apprendrons dans le deuxième poème du « Brasier ».

Le poème trahit également pourquoi le « je » se condamne lui-même au bûcher (« Flamme je fais ce que tu veux », v. 5). Ainsi, la quatrième strophe accorde encore une autre signification aux « têtes », et probablement aussi aux « vives mains » qui figurent dans la première strophe (v. 1-5).

Dans la plaine ont poussé des flammes
Nos cœurs pendent aux citronniers
Les têtes coupées qui m'acclament
Et les astres qui ont saigné
Ne sont que des têtes de femmes

En se débarrassant des têtes de son passé, le « je » évoqué tente de se débarrasser des cruelles déceptions de sa vie amoureuse et des femmes qu'il a aimées : ainsi, les têtes qui acclament le

« je » s'avèrent être des têtes de femmes (v. 20). Une pensée similaire figure au vers 13 : « L'amour est devenu mauvais ». « Nos cœurs », sans doute symbolisant l'amour des différentes personnalités du « je », sont exposés aux flammes puisqu'ils « pendent aux citronniers » là où l'incendie s'étend : « Dans la plaine » où poussent « les flammes ».

De cette façon, on peut expliquer pourquoi le feu dont parle le « je » est noble : il s'agit d'un feu qui purifiera l'être du « je » et qui consumera son passé douloureux, idée développée au vers 15 qui constitue une métaphore : « mon âme au soleil se devêt ». De nouveau, on peut remarquer une ressemblance entre le « je » du poème et le phénix. En effet, le feu du phénix n'est pas seulement destructeur ; il est également purificateur – il « devêt » l'âme – permettant une régénération pure de l'être. Ceci est l'une des caractéristiques principales du phénix tel qu'il figure dans de nombreuses sources chrétiennes. Nous y reviendrons dans le quatrième chapitre.

2.2.3. Le deuxième poème du « Brasier »

Le deuxième poème décrit comment le « je » se consume dans les flammes qu'il a générées lui-même. Le poème ouvre par les vers suivants (v. 26-30).

Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable
Et les mains des croyants m'y rejettent multiple innumérablement
Les membres des intercis flambent auprès de moi
Éloignez du brasier les ossements
Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes délices

Dans cette strophe, le nid brûlant du phénix est de nouveau évoqué et mis en relation avec le « je » poétique, notamment dans le premier vers de cette strophe. Ici, le « je » flambe dans le feu qu'il affirme transporter dans le premier poème. Les deux derniers vers de cette strophe renforcent l'image du phénix : ainsi, les « ossements » du vers 29 symbolisent sans doute les restes du passé du « je » qui s'éternise au vers 30. Le vers 30 montre que c'est un feu de « délices » puisque ce feu permet la purification et la régénération, et que le « je » incarnera ce feu pour toujours, « pour l'éternité ».

La deuxième strophe se compose des vers suivants (v. 32 – 38) :

Ô Mémoire Combien de races qui forlignent
Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur
Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes
Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs

Voici ma vie renouvelée
De grands vaisseaux passent et repassent
Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Parmi les races qui « forlignent » – mot archaïque qui signifie « dégénérer de la vertu de ses ancêtres²⁵ » dans ce contexte-ci – sont des serpents, des « vipères » qui attaquent le bonheur du « je ». Les vers 34 et 35 représentent les serpents comme des êtres méprisables : les serpents sont comparés aux « cous des cygnes // Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs » (v. 34-35). Cette représentation négative des serpents peut être une référence au simurgh, variante du phénix des légendes perses et persanes, qui se caractérise par son aversion pour les serpents. Ainsi, le *Bahar-i Danish*, une célèbre collection persane de contes, décrit comment un serpent tente plusieurs fois d'attaquer le nid du simurgh.²⁶

Les vers 36-42 de ce poème illustrent la renaissance du « je » grâce au brasier. Les vers 37 et 39, respectivement « voici ma vie renouvelée » et « voici le pacquebot de ma vie renouvelée », illustrent qu'il s'agit effectivement d'une renaissance. Les vers 40-42, les derniers vers du poème, montrent que c'est grâce au feu que le « je » a été capable de renouveler sa vie : après avoir subi la grandeur du feu – illustrée par le vers « ses flammes sont immenses (v. 40) – le « je » s'est transformé en être qui se distingue des êtres qui ne se jettent pas dans les flammes. La distinction entre le « je » et les autres est illustrée dans les deux derniers vers (v. 41-42) : « Il n'y a plus rien de commun entre moi // Et ceux qui craignent les brûlures ».

2.2.4. Le dernier poème des « Fiançailles »

Dans le dernier poème des « Fiançailles », court poème de trois quatrains, le nid et le bûcher coïncident explicitement l'un avec l'autre : au dernier vers (v. 12), on trouve la phrase « ce bûcher le nid de mon courage », qui met les deux sur un pied d'égalité par une juxtaposition. Dans la première strophe, il s'avère que c'est, de nouveau, le « je » qui brûle dans le nid : dans le premier vers figurent les mots « je brûle parmi vous ». Aux vers 2 et 3, le « je » affirme être « le désirable feu » : ainsi réapparaît l'idée d'un « je » qui incarne le feu, portant

²⁵ ROBERT, Paul *et al.*, « forligner », *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1996, p. 950.

²⁶ ĀLLĀH, Ināyat, *Bahar-danush: Or, Garden of Knowledge. An Oriental Romance*, Londres, J. and W. Eddowes, 1799.

en lui-même le bûcher et transportant les flammes. Comme nous l'avons vu, cette idée apparaît également dans « Le Brasier ».

« Le désirable feu » affirme que le feu qui figure dans le poème est noble, tout comme le feu dans « Le Brasier » : c'est un feu qui permet au « je » de se purifier et de renaître. Le caractère noble est renforcé par le fait que dans le passage « une libre flamme Ardeur » (v. 5), le mot « Ardeur » commence par une majuscule : ceci pourrait suggérer une nature divine. Enfin, le feu fait brûler le « je » parmi des « Templiers flamboyants » : les templiers sont en flammes aussi, et le « je » entend pronostiquer – « Prophétisons ensemble » (v. 2) – avec eux. De cette façon, le brasier évoqué dans le dernier poème des « Fiançailles » symbolise le bûcher du phénix, et établit ainsi un lien entre le phénix et le « je » de ce poème.

3. Entre ciel et terre

3.1. Le phénix entre ciel et terre : quelques exemples

Dans la version de 1849 de *La tentation de saint Antoine* de Gustave Flaubert, le phénix est l'une des créatures fantastiques qui s'adressent à l'ermite Antoine. Dans le fragment suivant, le phénix est mis en relation avec le champ thématique du ciel au sens le plus large :

[...] le ciel noir s'étend sur la vallée, où les ossements des voyageurs s'égrènent en poussière. Cependant si tu veux... Le Phénix planant, arrête son vol ; il a des ailes d'or et deux étoiles à la place des yeux. Là-haut... il renverse son col et montre le ciel. Là-haut est ma demeure, j'y monte sur un rayon de soleil, au milieu des feux célestes je traverse les firmaments ; je vois passer les météores, les planètes faire leur danse avec les satellites qu'elles conduisent ; je suis, sur l'azur, les sillons argentins de la voie lactée répandue, et j'effleure de l'aile des plages lumineuses où je vais becquetant des étoiles.²⁷

Dans ce passage, le phénix plane et vole en l'air tout comme un oiseau normal, ce qui met le phénix en relation avec le côté le plus terrestre de la thématique du « ciel ». Cependant, la relation entre le phénix et la thématique du ciel est poussée plus loin dans le fragment : dans la prosopopée, le phénix s'identifie également au sens plus cosmique de la thématique. Ainsi, il se dirige vers le cosmos – il « traverse les firmaments²⁸ » – et il voit des corps célestes : des météores, des planètes et des étoiles. En outre, le corps du phénix même est comparé à des corps célestes au début du fragment, puisqu'il a « deux étoiles à la place des yeux²⁹ ». Finalement, le phénix se trouve « au milieu des feux célestes », ce qui montre le côté « divin » de la relation entre le phénix et le ciel.

D'une façon plus subtile, le fragment crée également un lien entre d'une part le phénix, d'autre part la terre et les choses terrestres. Ainsi, dans le fragment, le phénix s'adresse à saint Antoine : un être humain et mortel qui se trouve sur terre. En outre, le phénix doit regarder en haut pour pouvoir montrer le ciel et il doit monter pour y aller : il « renverse son col³⁰ » en indiquant que le ciel se trouve « là-haut³¹ » et il dit qu'il y « monte sur un rayon de soleil³² ».

²⁷ FLAUBERT, Gustave, *La première Tentation de Saint Antoine (1849-1856)*, Paris, Charpentier, 1908, p. 155.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ *Ibid.*

³⁰ *Ibid.*

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

Les mouvements du phénix et la localisation du ciel indiquent que, pour l'instant, le phénix se trouve également sur terre. Ainsi, le phénix de Flaubert se révèle être une créature qui – littéralement et métaphoriquement – mène une vie entre ciel et terre. Cet effet est renforcé par un passage figurant plus loin dans *La tentation de saint Antoine* de Flaubert : « d'autres animaux arrivent, vipères, chats-huants, hiboux, serpents à triple dard, bêtes cornues, monstres ventrus.³³ » Dans ce passage-ci, le phénix se trouve à la fois parmi des animaux qui se meuvent sur terre et des animaux qui se déplacent dans les airs. De plus, il est à la fois entouré d'animaux terrestres et de créatures fantastiques.

Tandis que dans d'autres sources cette association entre ciel et terre qu'incarnerait le phénix apparaît moins explicitement, il s'agit d'un effet fréquemment utilisé dans l'évocation de cet oiseau. En effet, on trouve l'association également dans la légende du bœnou égyptien, légende qu'illustre Bernard Marquier dans son livre *De Moïse à Hiram*.³⁴ L'histoire se déroulerait aux environs de l'an 11500 avant J.C., dans une époque souvent décrite comme « l'aube de la civilisation³⁵ ». Toute la terre aurait été noyée par un déluge et une barque aurait porté les survivants. Le bœnou serait venu en aide :

C'est le BENOÛ ! L'oiseau qui va devenir sacré, qui a révélé la première butte, le premier tertre ou l'homme pourra reposer le pied après les cataclysmes qui ont failli rayer de la terre la civilisation humaine. Et à l'instant de ce constat, les cieux se déchireront et le soleil surgira dans le même axe, en plein Est. Les ailes écartées, faisant obstacle entre les hommes et le soleil, le BENOÛ apparaîtra s'illuminant de feu et aveuglera les hommes. La civilisation allait renaître et l'histoire se réécrire.³⁶

Se trouvant physiquement entre le ciel et la terre, le précurseur égyptien du phénix protège l'homme et ses ailes forment un écran entre eux et le soleil. De cette manière, la légende présente un « phénix » qui se positionne littéralement entre le ciel et la terre. Toutefois, la légende se caractérise également par l'association plus métaphorique entre le ciel, la terre et le phénix. Selon le mythe égyptien le plus répandu, l'oiseau mystérieux serait l'âme de Rê, dieu du disque solaire. Malgré sa nature « divine », l'oiseau apparaîtrait aux hommes tous les cinq cents ans dans la ville d'Héliopolis pour déposer le corps de son père. Le « phénix » égyptien se caractérisait donc déjà par une vie entre ciel et terre, au sens propre comme au sens figuré.

³³ FLAUBERT, Gustave, *op. cit.*, 156.

³⁴ MARQUIER, Bernard, *De Moïse à Hiram: Et si c'était cela la franc-maçonnerie ?*, Paris, Edilivre, 2016.

³⁵ *Ibid.* ch. 1.

³⁶ *Ibid.*

3.2. Entre ciel et terre dans *Alcools*

3.2.1. « Zone »

Comme nous l'avons déjà mentionné dans le chapitre précédent, le poème « Zone » présente un phénix entouré d'autres oiseaux. Aux vers 52-71, le poème contient une grande variété d'espèces ornithologiques : hirondelles, ibis et hiboux, mais aussi des « pihis longs et souples » (v. 62) venus de Chine. La signification « pihis » – terme inventé – est précisée au vers 63 : les créatures « n'ont qu'une seule aile » et « volent par couple ». La description dans « Zone » correspond à celle d'un oiseau mythique chinois, dont la forme verbale est « biyi niao » en pinyin : « biyi » signifie voler côte à côte, « niao » signifie oiseau.³⁷ Cet oiseau, dépendant de son partenaire pour pouvoir voler, n'aurait qu'un seul œil et qu'une seule aile. Sans doute, le mot « pihi » est une transcription du mot « biyi » et signifie donc l'oiseau fantastique chinois.³⁸

Dans la même énumération figurent des « sirènes ». Dans ce contexte, il ne s'agit probablement pas de la créature mi-femme mi-poisson des légendes médiévales et scandinaves, mais de la sirène grecque, divinité de la mer, mi-femme mi-oiseau, ayant un corps d'oiseau et une tête de femme. L'énumération ne présente donc pas seulement des oiseaux « terrestres », mais aussi des « oiseaux » mythiques et fantastiques. De cette façon, on voit un effet similaire à celui que nous avons vu chez Flaubert : le phénix est à la fois entouré d'animaux terrestres et de créatures fantastiques. La composition de la nuée montre donc que le phénix est aussi bien en contact avec le divin qu'avec le terrestre, tant avec le ciel qu'avec la terre.

Au niveau de cette relation avec le ciel et la terre, la thématique du phénix est mise en relation avec le « je » du poème d'une façon intéressante. On peut remarquer que le « je » dans « Zone », qui est constitué également du « tu » textuel par auto-interpellation, fait alterner des thématiques élevées avec des thématiques terrestres ; il se sert d'allégories avec des influences mythologiques et fantastiques – effet que l'on voit dans le passage analysé ci-dessus – mais il les tisse de descriptions de scénarios terrestres et ordinaires. Prenons quelques vers de la strophe 7 (v. 15-19) :

³⁷ SALEM, Gérard, Francine FERGUSON-AEBI, « La Fin des Pihis. Le divorce comme rite de passage », *Tsanta*, vol. 6, 2001, 1-17, p. 1.

³⁸ *Ibid.*

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit

En contraste avec le caractère fantastique du passage sur les oiseaux, ces vers se caractérisent par une « descendance sur terre » : le « je » se met à décrire ce qu'il semble avoir vu pendant une promenade dans Paris, d'un ton semblable à celui d'une conversation amicale. Il décrit une rue, les gens qui s'y rendent et les choses qui s'y passent. Dans ce passage figure également une « sirène », mais cette fois-ci il ne s'agit ni de la créature mythique grecque, ni de la créature fantastique des légendes médiévales et scandinaves : il s'agit d'une simple sirène d'usine qui sonne « le matin par trois fois », sirène qui est cependant personnifiée par le verbe « gémir ».

Cette alternance entre aspects « terrestres » et aspects « célestes » caractérise le poème de plusieurs façons. Ainsi, les strophes 11 et 12, un dizain et un double-dizain constituant un éloge déclamatoire plein de divinités et d'évènements miraculeux, sont suivies d'un monostiche décrivant d'une façon simple et directe un événement quotidien. Tout d'un coup, dans une discontinuité totale, le « je » évoqué dans le texte s'adresse à lui-même : « Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule ». Ceci crée l'effet d'un passage du ciel au terre : là où le style et la thématique étaient « élevés » dans les strophes 11 et 12, le « je » du poème redescend sur terre dans la strophe 13, non seulement par rapport au sujet, mais aussi en ce qui concerne le style.

A cela s'ajoute une descendance sur terre au sens propre : le texte suggère une différence de hauteur physique entre d'un côté les strophes 11 et 12 et de l'autre la strophe 13. Ainsi, les événements décrits dans les strophes 11 et 12 se déroulent dans l'air : le vingtième siècle change « en oiseau », « monte dans l'air » (v. 44) et il s'avère que cette entité énigmatique « sait voler » (v. 47). De plus, les quatre personnages légendaires qui figurent au vers 49 – Icare, Enoch, Elie et Apollonius de Thyane – ont tous un rapport avec le ciel.³⁹ Icare vole avec des ailes créées par son père et meurt parce qu'il s'approche trop du soleil ; Enoch et Elie sont enlevés au ciel, le premier par Dieu, le second d'une façon mystérieuse ; Apollonius de Thyane maîtrise le langage des oiseaux et monte au ciel comme le Christ. Les strophes 11

³⁹ DURAND, André, « « Zone » (1913) », poème de Guillaume APOLLINAIRE figurant dans le recueil *Alcools* », www.comptoir litteraire.com/docs/53-apollinaire-zone-doc, (consulté le 17 juin 2017), p. 9.

et 12 se caractérisent ainsi par l'idée de la hauteur, tandis que la strophe 13 – sur terre, à Paris – évoque le bas monde.

Le poème et son « je » se caractérisent donc par un aspect qui rappelle le phénix tel qu'il figure, entre autres, dans *La tentation de saint Antoine* de Flaubert. Par des effets de discontinuité – qui ne se trouvent pas seulement dans la thématique alternante, mais aussi dans les ruptures de style et dans l'opposition binaire évoquée entre le haut et le bas – le poème et son « je » suscitent l'idée d'un phénix mi-terrestre mi-céleste. Par chute et élévation, la forme et le contenu du poème évoquent les mœurs du phénix, être qui mène une vie entre ciel et terre, s'identifiant par le terrestre et l'ordinaire, mais aussi par un contact avec les divinités, les miracles et les énigmes du ciel.

3.2.2. « Cortège »

Le poème « Cortège » ouvre par la strophe suivante (v. 1-5) :

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau
Qui nidifie en l'air
À la limite où notre sol brille déjà
Baisse ta deuxième paupière la terre t'éblouit
Quand tu lèves la tête

Dans cette strophe figure un oiseau qui a des points communs avec le phénix de Flaubert et le benu égyptien. Là où le phénix dans *La tentation de saint Antoine* « arrête son vol⁴⁰ » et « renverse son col⁴¹ » pour montrer les corps célestes lumineux, l'oiseau dans « Cortège » est « au vol inverse » (v. 1) et il est ébloui par la lumière quand il lève la tête. Les deux oiseaux volants semblent alors se trouver dans une position où ils peuvent choisir de voir la lumière en penchant la tête vers elle, mais où ils peuvent également choisir de ne pas voir cette lumière. On pourrait donc dire que l'oiseau de « Cortège », tout comme le phénix tel qu'il est décrit par Flaubert, peut entrer en contact aussi bien avec le ciel qu'avec la terre.

Cependant, le point de vue de l'oiseau dans cette strophe exige une analyse plus précise, puisque plusieurs aspects visuels du décor sont renversés. Le poème évoque un champ visuel à l'envers : l'oiseau voit la terre quand il lève la tête, et non pas le ciel. Cette réalité à l'envers s'explique par le « vol inverse » de l'oiseau : l'oiseau vole les griffes vers le ciel, la tête vers

⁴⁰ FLAUBERT, Gustave, *op. cit.*, p. 155.

⁴¹ *Ibid.*

la terre. Malgré cette perspective inversée, l'oiseau se trouve alors physiquement entre le ciel et la terre : « à la limite ». La position de l'oiseau le fait correspondre aux légendes du « phénix » égyptien, oiseau « faisant obstacle⁴² » entre les hommes et le ciel.

De plus, la terre se transforme en source de lumière par antithèse : du point de vue de l'oiseau, la terre est lumineuse, puisque le « sol brille » (v. 3). Il pourrait s'agir d'un jeu langagier : en effet, le mot « sol » signifie « soleil » en latin. Cependant, l'affirmation que « la terre » éblouit l'oiseau montre que c'est bien la terre qui brille et non pas le soleil. Le fait que la terre s'illumine, pourrait indiquer que l'endroit entre ciel et terre où se trouve l'oiseau – « à la limite » où la terre « brille déjà » – se trouve dans le cosmos : l'oiseau vole dans un endroit où les couleurs de la terre commencent à contraster avec le fond noir de l'espace, rendant la terre lumineuse. Ce point de vue, qui a aussi été défendu par André Durand dans son analyse d'*Alcools*⁴³, crée un nouveau point commun entre le phénix de Flaubert et l'oiseau de « Cortège » : les deux créatures sont en contact avec le cosmos, avec le ciel « cosmique ».

Dans la deuxième strophe, le « je » prend explicitement la parole et commence à se décrire par comparaison. Il dit être « Une brume qui vient d'obscurcir les lanternes » (v. 7), « Une main qui tout à coup se pose devant les yeux » (v. 8) et « Une voûte entre vous et toutes les lumières » (v. 9). Dans toutes ces descriptions, il s'agit d'un blocage de la lumière : le « je » se met entre la source de lumière et l'observateur. Cette source de lumière semble se trouver dans l'air, parce que le « voûte » que forme le « je » fait obstacle du point de vue de l'observateur. S'agit-il d'une évocation délibérée de l'oiseau légendaire égyptien qui, « faisant obstacle entre les hommes et le soleil⁴⁴ », se serait mis physiquement entre ciel et terre ? Le « je » s'identifie-t-il au bœuf qui aurait formé « un écran entre la terre et le feu⁴⁵ », en étendant les ailes ? Le vers 10, « Et je m'éloignerai m'illuminant au milieu d'ombres », rend la théorie plausible : ainsi, comme nous l'avons vu chez Marquier, le bœuf se serait illuminé de feu, aveuglant ainsi les hommes.

Alors que l'aspect cosmique n'a été évoqué que subtilement par les strophes 1, 2 et 4, la strophe 3 ne laisse aucun doute quant à ce caractère cosmique. Ce monostiche (v. 11) spécifie la façon dont le « je » s'illumine : il ne s'illumine pas seulement « au milieu d'ombres » (v. 10), mais aussi au milieu d' « alignements d'yeux des astres bien aimés » (v. 11). Ici, on voit

⁴² MARQUIER, Bernard, *op. cit.*, ch. 1.

⁴³ DURAND, André, « *Alcools* (1913) recueil de poèmes de Guillaume APOLLINAIRE », www.comptoir litteraire.com/docs/584-apollinaire-alcools.doc, (consulté le 15 juin 2017), p. 37.

⁴⁴ MARQUIER, Bernard, *op. cit.*, ch. 1.

⁴⁵ MICHAUD, Didier, *Cabinet de réflexion. Itinéraire maçonnique*, Carpentras, Paris, MdV Editeur, 2012, par. 3.

une comparaison entre un corps « terrestre » et un corps « céleste » : les yeux sont associés aux astres par juxtaposition. La comparaison rappelle l'image du phénix de Flaubert, oiseau ayant « deux étoiles à la place des yeux ». Le fait que le « je » du poème se trouve parmi les alignements des étoiles – il s'illumine « au milieu » de ceux-ci – pourrait indiquer que lui aussi a commencé à incarner les yeux associés aux astres. Cette caractéristique possible du « je » suggère que les aspects cosmiques « phénixiens » ne se rapportent pas seulement au poème, mais aussi au « je » poétique.

4. L'individu exceptionnel

4.1. Le phénix et l'individu exceptionnel : un tour d'horizon

Dans son livre *The Myth of the Phoenix*, Roelof van den Broek s'exprime sur ce qui constitue, selon lui, le rôle majeur du mythe du phénix :

In most cases the discussion or mention of the phoenix is concerned not with the animal world but with the human world ; and it can only be concluded that the phoenix fulfilled an important function with respect to the meaning of human existence.⁴⁶

Dans le besoin de l'homme de donner un sens à sa vie, s'appuyant sur des figures d'exemple, le phénix a souvent servi de symbole de l'individu exceptionnel et tout-puissant qui est en contact avec une réalité généralement au-delà de l'existence humaine. Aussi la force génératrice de l'oiseau miraculeux, ainsi que le maillon que semble former l'oiseau entre le céleste et le terrestre, parlent-ils à l'imagination.

Ainsi, dans l'Antiquité et dans la littérature paléochrétienne, les histoires sur le phénix sont utilisées pour expliquer et pour crédibiliser la résurrection et la sainteté du Christ. Le rapprochement entre les deux figures a probablement commencé avec les ouvrages de Clément de Rome, l'un des premiers pères de l'église catholique romaine. Dans le chapitre 25 de son célèbre ouvrage, *Épître aux Corinthiens*, il fait figurer la créature mythique et il décrit l'« oiseau auquel on donne le nom phénix⁴⁷ » comme « signe étrange⁴⁸ ». L'esprit curieux de Clément ne vient pas uniquement d'un intérêt l'oiseau miraculeux en soi : il s'agit plutôt des similitudes entre l'oiseau et le Christ. Aussi Clément met-il l'accent sur la résurrection et la renaissance du phénix et fait-il mention de la résurrection du Christ dans les chapitres précédents de son épître. Il proclame la vérité de la « résurrection » et de la « renaissance » de l'humanité, en utilisant l'exemple du phénix.

La figure mythique est accueillie avec enthousiasme par le christianisme et est progressivement utilisée comme symbole pour le Christ lui-même.⁴⁹ Une attention croissante est portée au point commun entre le Christ et le phénix au niveau de la « naissance virginale »

⁴⁶ VAN DEN BROEK, Roelof, *The Myth of the Phoenix: According to Classical and Early Christian Traditions*, Leiden, Brill Archive, 1971, p. 9.

⁴⁷ DE ROME, Clément, *Épître aux Corinthiens*, lue par Philippe Henne, Paris, Editions du Cerf, 2016, par. 1.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ VAN DEN BROEK, Roelof, *op. cit.*, p. 9.

des deux.⁵⁰ Les deux représentent un état de pureté, état auquel le Christ s'identifie en disant « je ne suis pas du monde⁵¹ ». L'idée qu'il s'agit d'une naissance incorporelle de l'âme – au cœur de cette partie de la doctrine chrétienne – correspond au mythe du phénix : le corps de l'oiseau se décompose à chaque fois qu'il « meurt », mais son âme subsiste. De cette façon, par ce miracle de naître sans rapports sexuels et de faire subsister l'âme, le Christ et le phénix jouent un rôle important en termes de la formation ontologique du christianisme : en s'appuyant sur les histoires des deux figures exceptionnelles, on pourrait présupposer l'existence d'un état universel de pureté, état qui pourrait même être à la base de l'existence humaine.

A cause du caractère exceptionnel, spirituel et générateur du phénix, l'oiseau s'est également transformé en « figure emblématique de l'écrivain⁵² » et en « miroir programmatique de son art⁵³ ». Dans son article « Le phénix antique au miroir de la littérature française des XVIIe au XIXe siècles », Laurence Gosserez explique comment plusieurs auteurs français utilisent le phénix en tant que symbole pour l'art de l'écriture et pour l'auteur inspiré. A titre d'exemple, Gosserez montre comment Alphonse de Lamartine se sert du mythe du phénix afin de représenter le poète inspiré et le côté exceptionnel de son génie. Dans un passage où Lamartine fait hommage à Jean Reboul, il dépeint le phénix comme un oiseau qui se pose « sur un nom qu'il aime⁵⁴ », représentant l'inspiration tombant sur le poète, individu élu par une force divine.⁵⁵

Un autre texte qui doit être mentionné ici est *The Phoenix Bird* de Hans Christian Andersen, conte de fée publié en 1850 qui représente le phénix comme un être omniprésent, née dans le Paradis – « The bird of paradise » – qui connaît le monde entier. Citons le passage suivant :

But the phoenix is not the bird of Arabia alone. He wings his way in the glimmer of the Northern Lights over the plains of Lapland, and hops among the yellow flowers in the short Greenland summer. Beneath the copper mountains of Fablun, and England's coal mines, he flies, in the shape of a dusty moth, over the hymnbook that rests on the

⁵⁰ VAN DEN BROEK, Roelof, *op. cit.*, p. 9.

⁵¹ DE GENOUDE, Antoine Eugène *et al.*, *La Sainte Bible*, Paris, Pourrat Frères, 1883, p. 467.

⁵² GOSSEREZ, Laurence « Le phénix antique au miroir de la littérature française des XVIIe au XIXe siècles », en complément à son livre *Le Phénix et son Autre. Poétique d'un mythe des origines au XVIe*, PUR, Rennes, 2013, par. 43.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ LAMARTINE, Alphonse, Le génie dans l'obscurité, Harmonies poétiques et religieuses, Livre III, viii, dans *Œuvres poétiques*, édition présentée, établie et annotée par Marius-François Guyard, Paris, Gallimard, 1963, p. 423.

⁵⁵ GOSSEREZ, Laurence, *op. cit.*, par. 25.

knees of the pious miner. On a lotus leaf he floats down the sacred waters of the Ganges, and the eye of the Hindoo maid gleams bright when she beholds him.⁵⁶

Par l'énumération d'endroits où le phénix se trouverait, Hans Christian Andersen dépeint le côté intégral et universel du phénix : le phénix est partout et sait tout, ce qui fait penser à l'omniprésence de Dieu. Le phénix semble ainsi représenter l'existence d'une force suprême et omniscient.

A cela s'ajoute que Andersen transforme le phénix en symbole de la force génératrice de la création artistique, ce que l'on voit dans le fragment suivant :

He sat on the car of Thespis, like a chattering raven, flapping his black gutter-stained wings; the swan's red, sounding beak swept over the singing harp of Iceland; he sat on Shakespeare's shoulder, disguised as Odin's raven, and whispered, "Immortality!" into his ear; and at the minstrels' feast he fluttered through the halls of the Wartburg.⁵⁷

Dans une description qui ressemble à celle du phénix de Lamartine – oiseau qui se pose, comme nous l'avons vu, « sur un nom qu'il aime⁵⁸ » – le phénix sert de métaphore de la force génératrice des plus grands artistes. L'esprit créateur de Shakespeare et de Thespis d'Icare, le second étant considéré comme le premier acteur et comme l'inventeur de la tragédie classique, est associé au phénix. L'association entre la création et l'oiseau miraculeux explique la dernière phrase du conte, où le narrateur s'adresse au phénix : « When you were born in the garden of paradise, in its first rose, beneath the tree of knowledge, our Lord kissed you and gave you your true name-poetry!⁵⁹ ». Par ce rapprochement entre Dieu, le phénix et la « poésie » – mot danois signifiant l'ensemble de la poésie et de la prose⁶⁰ – Andersen dépeint l'écriture artistique comme une force génératrice et divine, qualité dont uniquement l'individu exceptionnel est pourvu.

⁵⁶ ANDERSEN, Hans Christian, *Fairy Tales of Hans Christian Andersen*, Sivas, e-Kitap Projesi, 2016, ch. 76.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ LAMARTINE, Alphonse, *op. cit.*, p. 423.

⁵⁹ ANDERSEN, Hans Christian, *op. cit.*, ch. 76.

⁶⁰ « Life, death, rebirth, transformation, renewal, poetry », *The Hans Christian Andersen Centre*, http://andersen.sdu.dk/forskning/motiver/vismotiv_e.html?id=70, (consulté le 21 juin 2017).

4.2. Le phénix et l'individu exceptionnel dans *Alcools*

4.2.1. « Merlin et la vieille Femme »

Dans le poème « Merlin et la vieille Femme », le « je » poétique s'exprime en utilisant les légendes de Merlin l'Enchanteur comme prétexte. Selon les récits de la table ronde, Merlin vient au monde d'une façon spéciale : il naît d'un père diabolique et d'une mère humaine.⁶¹ La mère de Merlin ayant accouché d'un fils du diable – contraire à la Vierge Marie qui aurait enfanté le fils de Dieu – Merlin produit une figure d'« antéchrist », représentation que l'on voit par exemple dans le poème « Merlin » de Robert de Boron.⁶² Le poème d'*Alcools* s'inscrit dans la thématique de cette naissance spéciale, mais d'une façon ingénieuse. En effet, le texte semble proposer une version « anti » de la version « anti » du Christ : le « je » se représente comme pendant de l'« antéchrist » que personnifie Merlin. Le « je » du poème est né d'une façon spéciale, tout comme Merlin, mais cette fois-ci il s'agit d'une naissance lumineuse, pure et céleste. Prenons la première strophe du poème (v 1-4) :

Le soleil ce jour-là s'étalait comme un ventre
Maternel qui saignait lentement sur le ciel
La lumière est ma mère ô lumière sanglante
Les nuages coulaient comme un flux menstruel

Dans cette strophe, le « je » poétique présente plusieurs phénomènes célestes comme des phénomènes qui ont une relation avec la reproduction « terrestre ». Ainsi, le soleil est présenté comme un « ventre // Maternel » : la partie du corps d'où naît la nouvelle vie. En outre, la lumière est comparée à la mère du « je » – « ma mère » – et les nuages sont comparés au « flux menstruel », cycle de la fécondité de la femme. Par l'opposition binaire entre le terrestre et le céleste – sujet dont le chapitre précédent a exposé la pertinence pour notre analyse – la strophe montre que le « je » est né d'une façon pure, céleste et lumineuse : il est né du ciel. Cette idée est renforcée d'une part par la rime entre « maternel », « ciel » et « flux maternel », d'autre part par la rime entre « lumière » et « mère ».

L'évocation d'une naissance céleste, pure et lumineuse, sert d'indice de l'unicité et de la nature exceptionnelle du « je » du poème. En effet, à travers cette thématique, le « je »

⁶¹ BOULOUMIÉ, Arlette, « Le mythe de Merlin dans la littérature française du XXe siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, vol. 11, 2004, 181-193, p. 186.

⁶² CARTLIDGE, *Heroes and Anti-heroes in Medieval Romance*, Londres, DS Brewer, 2012, p. 225.

poétique se compare aussi bien au Christ qu'au phénix. Comme nous l'avons vu, le Christ serait né d'une façon « incorporelle » et il s'identifie à un état céleste en disant qu'il n'est « pas du monde⁶³ ». L'idée d'une naissance céleste et incorporelle de l'âme, principe auquel le « je » poétique s'identifie, correspond également aux principes de reproduction du phénix. Le rapprochement n'est pas seulement causé par le fait que c'est l'âme de l'oiseau qui subsiste et non pas son corps, mais aussi par le fait que le phénix « s'illumine » en se recomposant, caractéristique du phénix que nous avons également vu dans les poèmes du « Brasier ». A cela s'ajoute que dans « le Brasier » le « je » n'a rien en commun avec « ceux qui craignent les brûlures », ce qui rappelle tant le phénix (qui brûle) que le Christ (qui n'est pas du monde).

Dans la deuxième strophe de « Merlin et la vieille Femme » résonne également l'image du phénix, et surtout le phénix surnaturel tel qu'il paraît chez Andersen. Cette strophe parle de Merlin et le « je » poétique ne figure pas explicitement dans ce quatrain. Cependant, ces vers élaborent la naissance céleste du « je » qui est évoquée aux premiers vers du poème.

Examinons la deuxième strophe de plus près (v. 5-8) :

Au carrefour où nulle fleur sinon la rose
Des vents mais sans épine n'a fleuri l'univers
Merlin guettait la vie et l'éternelle cause
Qui fait mourir et puis renaître l'univers

Aux deux premiers vers de la strophe, les événements des vers suivants sont localisés : ils ont lieu « Au carrefour où nulle fleur sinon la rose // Des vents mais sans épine n'a fleuri l'univers » (v. 5-6). Chez Andersen, le phénix est né dans la première rose du jardin du paradis : « When you were born in the garden of paradise, in its first rose [...]»⁶⁴.

Le « carrefour » du poème, est-ce une métaphore pour le paradis, lieu de rencontre entre l'humain et le divin ? S'agit-il en effet de la rose du paradis d'où naît l'oiseau merveilleux ? les vers 7 et 8 rendent cette interprétation plausible. Il s'avère que, à ce carrefour où la rose a fleuri, Merlin guette « la vie et l'éternelle cause // Qui fait mourir et puis renaître l'univers ». Ceci indique qu'il s'agit en effet d'un endroit divin, où se trouve une force qui cause la mort et la renaissance de l'univers. A cela s'ajoute que les termes « éternelle », « mourir » et « renaître » peuvent être associés à l'image du phénix.

⁶³ DE GENOUDE, Antoine Eugène *et al.*, *op. cit.*, p. 467.

⁶⁴ ANDERSEN, Hans Christian, *op. cit.*, ch. 76.

Le triptyque entre le « je », le « phénix » et le Christ, qui transforme le « je » en figure exceptionnel, est renforcé par le fait que le « je » parle de lui-même en mentionnant l'aubépine. L'aubépine est symbole de l'innocence et de la pureté virgine depuis l'antiquité et chez les Chrétiens la fleur est associée à la Vierge Marie. Au vers 41, « Je n'ai jamais cueilli que la fleur d'aubépine », le « je » affirme sa pureté et son innocence. Par l'image de l'aubépine, le « je » s'identifie donc avec le phénix et le Christ en même temps : les deux derniers sont purs et nés d'une naissance virgine. Le vers final du poème (v. 60), « Je m'éterniserai sous l'aubépine en fleurs », met le « je » encore une fois en relation avec le phénix. En effet, le phénix « s'éternise » puisqu'il renaît à chaque fois, et comme nous l'avons vu, il fait cela d'une façon pure et incorporelle. Le « je » s'éternisant sous l'aubépine symbolise alors la vie du phénix.

Tandis que le « je » semble donc se définir en tant qu'individu exceptionnel à travers son identification au phénix et au Christ, la raison pour cette autoglorification peut sembler moins évident. Cependant, les vers 39 et 40 indiquent de quelle type de raison il s'agit : « Mes tournoîments exprimaient les béatitudes // Qui toutes ne sont rien qu'un pur effet de l'Art ». De l'affirmation que les béatitudes se ramènent à l'art, surgit un effet que nous avons également vu chez Lamartine et Andersen : l'écriture artistique est liée à une force génératrice, voire divine. Dans le présent poème, le lien entre ces deux phénomènes pourrait expliquer le rapprochement entre le « je », le phénix et le Christ : c'est grâce à l'art – où « l'Art » avec une majuscule – que la figure du « je » est dotée de la force génératrice et divine qui caractérise également le phénix et le Christ.

4.2.2. Vendémiaire

Le lien entre le « je » poétique et le phénix par rapport à la thématique « l'individu exceptionnel », si fragmenté qu'il puisse paraître dans « Merlin et la vieille Femme », est renforcé et confirmé par le dernier poème du recueil : « Vendémiaire ». De façon surprenante, un phénix très similaire à ceux d'Andersen et de Lamartine se présente par « Vendémiaire ». Dans ce long poème – entre autres décrit comme étant une « réécriture des mythes catholiques et grecs » – le « je » s'identifie se définit à travers les thématiques du phénix et du Christ. L'omniprésence et la toute-puissance du « je » se dévoilent, d'où naît l'image d'auteur-créateur et le triomphe surnaturel de celui-ci face au destin.

Dans « Vendémiaire », le « je » semble s'associer au monde entier. Tout d'abord, les strophes 1-6 présentent la voix du « je », qui parle de lui-même et de Paris ; dans la strophe 5 apparaît brièvement une voix qui semble être à la fois celle de Paris – ce qui est indiqué par « la chanson de Paris » (v.16) dans la strophe précédente– et celle du « je » en tant que personne. La nature ambiguë de la voix du vers 16 introduit l'image d'un « je » abstrait, qui se transformera en être suprahumain à travers le poème. Dans la grande partie centrale du poème (v. 21-135), sept autres villes et une entité inconnue (v. 77-91) prennent la parole par prosopopée dans un éloge et s'adressent à l'image abstraite du « je-Paris ». A cet égard, le « je » dans « Vendémiaire » ressemble au phénix tel qu'il paraît chez Andersen : les deux sont en contact avec le monde entier.

Pour ce qui est du « je » dans le poème, il s'avère que le contact mentionné ci-dessus dépasse le monde. Dans la strophe 25, toutes les villes – « villes de France et d'Europe et du monde » (v. 17) – sont concentrés dans un vin, mais ce vin contient même plus que les villes du monde, comme le montrent les vers suivants (v. 140 – 144) :

L'univers tout entier concentré dans ce vin
 Qui contenait les mers les animaux les plantes
 Les cités les destins et les astres qui chantent
 Les hommes à genoux sur la rive du ciel
 Et le docile fer notre bon compagnon

Le vin décrit dans le poème est donc une concentration de l'univers entier : il ne contient pas seulement des choses terrestres – « les mers les animaux les plantes // Les cités » (v. 140-141) – mais aussi des choses célestes : « les astres » et même « les destins » (v. 141). Ce vin universel revient au « je-Paris » : « Tout cela tout cela changé en ce vin pur // Dont Paris avait soif // me fut alors présenté ». Plus loin dans le poème, le « je » absorbe cet univers : « je suis ivre d'avoir bu tout l'univers » (v. 167). De cette façon, la prise du vin, concentration de l'éloge déclamatoire des vers 21-136, fait naître un effet d'omniprésence par rapport au « je ». La figure du « je » embrasse tout, ce qu'il affirme vers la fin du poème : « Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers ». L'évocation d'un caractère tout-embrassant constitue de nouveau un rapport entre le « je » du poème et le phénix d'Andersen, les deux s'associant à l'universel et au cosmique.

Comme le titre « Vendémiaire » le trahit déjà, l'image du vin est pleinement présente dans le poème ; c'est grâce à la thématique du vin qu'il se crée une référence à la thématique chrétienne. Prenons le passage suivant (v. 68-71) :

Les raisins de nos vignes on les a vendangés
Et ces grappes de morts dont les grains allongés
Ont la saveur du sang de la terre et du sel

Et plus loin dans le poème (v. 119 – 123) :

O Paris le vin de ton pays est meilleur que celui
Qui pousse sur nos bords mais aux pampres du nord
Tous les grains ont mûri pour cette soif terrible
Mes grappes d'hommes forts saignent dans le pressoir
Tu boiras à longs traits tout le sang de l'Europe

Dans les deux passages, le vin et le sang renvoient métaphoriquement l'un à l'autre. Dans le premier passage, « les raisins de nos vignes » (v. 68) – principal ingrédient du vin – ont le goût du sang, et les grappes des vignes sont des « grappes de morts » (v. 69), ce qui renvoie également au sang. Le deuxième passage transforme les raisins en « grappes d'hommes » (v. 122) qui saignent : les grappes « saignent dans le pressoir » (v. 122), produisant un vin évoqué par « le sang de l'Europe » qui sera bu « à longs traits ». Le jeu métaphorique entre vin et sang constitue une référence implicite au christianisme : en effet, dans la liturgie chrétienne, le vin est symbole du sang du Christ.

C'est à travers la comparaison « vin-sang » que le « je » s'identifie aux oiseaux qui figurent dans le poème, et peut-être même au phénix. Les oiseaux au vers 8 sont « ivres » et le vers 58 en donne la cause : « Et des grappes de têtes à d'ivres oiseaux s'offrit ». Comme nous l'avons vu, les grappes de têtes renvoient métaphoriquement au vin que boit le « je » du poème et dans lequel tout l'univers est concentré. Tout comme les oiseaux, le « je » est ivre à cause de ce vin. Pour ce qui est d'un caractère « phénixien » possible de ces oiseaux-ci, il importe d'analyser le vers 8. Ici, les corps célestes symbolisent les raisins qui avinent les oiseaux, et les oiseaux « becquètent » ceux-ci : « Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux ». Comme nous l'avons vu dans le troisième chapitre, le phénix de Flaubert « becquète » également des corps célestes : il dit aller à « la voie lactée répandue », et il y va « becquetant des étoiles ». Certes, cette ressemblance remarquable pourrait être d'un caractère fortuit, mais la possibilité que le phénix de Flaubert ait trouvé son chemin jusque dans le poème « Vendémiaire » mérite d'être mentionné.

Plusieurs exclamations spécifiques de la part du « je-Paris » méritent notre plus grande attention, puisqu'ils semblent expliquer pourquoi le « je » s'identifie à des figures

exceptionnelles comme le Christ et le phénix. Vers le début du poème, le « je-Paris » a un besoin : il a « soif ». Son besoin est exprimé par les vers 17-18 : « J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde // Venez toutes couler dans ma gorge profonde ». Après les strophes dans lesquelles figurent les villes du monde qui répondent à l'appel du « je-Paris », le dernier semble être en grande partie satisfait, les villes ayant « coulé » dans sa gorge. Un besoin demeure – « Je vous ai bus et ne fut pas désaltéré » (v. 165) – mais la figure du « je-Paris » est entré en contact avec l'univers et il en est rempli : « Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers // Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers » (v. 166-167).

L'image de villes qui « coulent » dans la gorge du « je-Paris » pourrait sembler claire et univoque : le fait de « boire » les villes pourrait simplement symboliser les profonds sentiments d'encaissement de la part d'un « je » exposé à un monde qui le fascine. Cependant, la présence d'une fonction allégorique plus complexe est fort probable. En effet, par cette image, le texte semble référer à son propre processus d'écriture en fonction de son créateur : le poète. Après tout, n'est-ce pas le poète qui a fait « couler » dans sa gorge les villes du monde en les chantant dans son poème ? Ou encore, n'est-ce pas le poète qui a « bu » l'univers en l'évoquant si pleinement dans son recueil par la force génératrice de son esprit créateur ? Effectivement, c'est par cette allégorie métaréférentielle que se crée une ressemblance frappante entre le « je » poétique, le phénix d'Andersen et le phénix de Lamartine pour ce qui est de leur nature exceptionnelle : les trois représentent la force exceptionnelle de l'écriture artistique.

Le vers 171, monostiche qui constitue l'avant-dernière strophe du poème et du recueil, ne laisse aucun doute quant à la possibilité d'une métaréférence : « Ecoutez mes chants d'universelle ivrognerie ». Ce vers, qui attire l'attention puisqu'il est précédé et suivi de lignes blanches, met le « je » du poème en relation avec le poème et le recueil eux-mêmes, ce qui confirme la relation entre le créateur du recueil – le poète – et la figure du « je ». En effet, les « chants d'ivrognerie » réfèrent au poème et au recueil, qui sont intitulés « Vendémiaire » (le mois du vin) et *Alcools* et donc fortement liés à l'ivrognerie. Ainsi, par l'exclamation « Ecoutez mes chants d'universelle ivrognerie », le « je » appelle à la lecture du recueil dans lequel il figure.

Les vers 149-151 semblent expliquer pourquoi le fait d'être poète produit un état exceptionnel :

Des kilos de papier tordus comme des flammes
Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements

Les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment

Ces vers-ci, qui figurent dans une strophe où le « je » décrit l'univers qui est concentré dans le vin, montrent ce qui constitue selon le « je » la nature spéciale de la poésie et du fait d'être poète. Dans le passage ci-dessus, il montre que le matériel et le corporel ne sont qu'éphémères. Ainsi, il parle de « kilos de papier » – sans doute une référence au papier sur lequel on a écrit ou imprimé des histoires ou des poèmes – qui sont « tordus comme des flammes » : ils sont réduits en cendres et donc temporaires. Au vers suivant, en parlant de « nos ossements » qui vont être blanchis, le « je » évoque de nouveau la fugacité du corporel. Enfin, il décrit ce qui subsistera : « les bons vers immortels », donc la poésie.

C'est par ces trois vers-ci que l'identification du « je » en tant que poète avec le Christ et surtout avec le phénix est confirmée. Le poète est à la base d'une naissance « incorporelle » de sa poésie, ce qui rappelle la naissance du Christ et du phénix. Le fait que le matériel de la poésie soit consumé par le feu au vers 149 constitue une référence au phénix, l'oiseau dont la « mort corporelle » dans le feu n'empêche pas la survie de son âme. Ainsi naît une comparaison phénix-poésie, ce que nous avons également vu chez Lamartine et Andersen. C'est surtout par cette dernière identification que le « je » montre pourquoi il est exceptionnel en tant que poète : il est à la base de la poésie éternelle, dont le matériel et le corporel disparaîtront, tout comme le corps du phénix qui se décompose, mais dont l'âme demeurera pour l'éternité. Par la force génératrice qu'il obtient en écrivant, le poète se distingue des autres.

Conclusion

Dans *La Femme Assise* d'Apollinaire, un roman qui dépeint des scènes de la vie de Montparnasse, le narrateur s'écrit :

Douce poésie ! Le plus beau des arts ! Toi qui, suscitant en nous le pouvoir créateur, nous mets tout proches de la divinité.

L'exclamation pourrait sembler familière : en effet, l'évocation multiple du phénix et son rapport avec le « je » poétique dans *Alcools* font naître une idée qui correspond parfaitement à cette exclamation. La poésie fait renaître, donne accès au céleste, crée l'exceptionnel. A travers un grand éventail de représentations « phénixiennes », le recueil met en images l'unicité du « je » en tant que poète, littéralement et métaphoriquement.

Comme nous l'avons vu, le phénix apparaît dans plusieurs poèmes du recueil à travers la thématique du nid brûlant : les deux se consomment dans le feu avant que le phénix ne renaisse. Le poème « Zone » se caractérise par une référence explicite au phénix qui se consume dans les flammes et qui renaît de ses cendres. L'idée du bûcher – thématique associée au phénix mythique des Romains par exemple – est textuellement liée au phénix dans ce poème.

Dans les deux premiers poèmes du « Brasier » on trouve un triptyque d'images constituant du bûcher, du « je » et du phénix. Les trois se consomment dans le feu, ce qui signifie pour le « je » la clôture d'un passé douloureux et d'une vie amoureuse pleine de déceptions. Les deux poèmes représentent le feu comme un feu noble et purificateur, permettant une régénération de l'âme. Le deuxième poème semble même rapprocher le « je » poétique au Simurgh, le « phénix » perse, les deux ayant une aversion pour les serpents. Le dernier poème des « Fiançailles » répète plusieurs images qui apparaissent dans le « Brasier ».

De plus, nous avons vu comment le « je » poétique s'identifie avec un phénix qui se trouve littéralement et métaphoriquement entre ciel et terre, ce que l'on voit également chez Flaubert et dans les légendes du bēnou, « phénix » égyptien. Dans « Zone », le phénix est à la fois entouré d'animaux terrestres et célestes, tout comme le phénix de Flaubert. Ce mélange du terrestre et du céleste caractérise tout le poème, la forme et le contenu évoquant le phénix et sa vie entre ciel et terre, au propre comme au figuré.

L'oiseau de « Cortège » ressemble au phénix de Flaubert, par sa position entre ciel et terre, ses caractéristiques cosmiques et le mélange de phénomènes célestes et terrestres dans un décor inversé. L'oiseau rappelle la légende du bēnou, puisque les deux bloquent la lumière

et s'illuminent eux-mêmes. Ces caractéristiques sont mises en relation avec le « je » poétique par la structure semi-répétitive du poème.

Notre analyse a également montré comment le « je » s'identifie avec le phénix en tant que symbole de l'individu exceptionnel, représentant le Christ, l'omniprésence et la création artistique. Dans « Merlin et la vieille femme », par l'évocation d'une naissance céleste, pure et lumineuse, le « je » poétique se compare au Christ et au phénix, ce qui indique sa nature exceptionnelle. Ainsi, on voit des références au phénix d'Andersen et de Lamartine. Le rapprochement entre le « je », le phénix et le Christ est renforcé par l'image de l'aubépine.

Tandis que « Merlin et la vieille femme » indique déjà que c'est grâce à l'art que la figure du « je » est unique et exceptionnelle, le poème « Vendémiaire » confirme l'assomption. Le « je » du poème est associé à l'universel et au cosmique, tout comme le phénix d'Andersen. La présence de la thématique chrétienne et un passage très similaire à un passage qui apparaît dans la description du phénix de Flaubert, renforcent le caractère exceptionnel du « je ». Il s'avère que le « je » est spécial grâce à la poésie, dont la nature se rapproche de celle du phénix.

Tout compte fait, l'évocation du phénix dans *Alcools* sert donc effectivement d'esquisser une image de l'identité du « je » poétique du recueil. La thématique du phénix dans *Alcools* fonctionne comme véritable instrument de définition, puisque c'est par moyen de cette thématique-ci que le « je » se révèle un être unique, individu suprahumain entre ciel et terre capable de se régénérer. C'est à travers la thématique du phénix que le « je » s'avère être un poète qui s'« éternise » en créant de la poésie éternelle, s'appuyant sur une force génératrice que possède aussi le phénix. Ainsi, l'auteur-créateur « phénixien » qu'incarne le « je » poétique s'approche de la divinité grâce à la poésie, ce qui correspond à l'exclamation du narrateur dans *La Femme Assise*.

On pourrait se demander si la thématique du phénix joue également un rôle important dans d'autres ouvrages de Guillaume Apollinaire. Une expression comme « On ne peut pas transporter partout le cadavre de son père⁶⁵ », passage qui figure dans *Les peintres cubistes* d'Apollinaire, rend probable que, dans ce livre, le phénix joue également un rôle plus important que prévu, puisque dépose le cadavre de son père dans la ville d'Héliopolis selon les Egyptiens. Cette possibilité pourrait constituer un point de départ pour de nouvelles études.

⁶⁵ APOLLINAIRE, Guillaume *et al.*, *Les peintres cubistes : méditations esthétiques*, Paris, Hermann, 1980, p. 62.

Après tout, nous avons vu que la thématique du phénix peut constituer un domaine de recherche riche, surprenant et multiforme.

Bibliographie

« Life, death, rebirth, transformation, renewal, poetry », *The Hans Christian Andersen Centre*, http://andersen.sdu.dk/forskning/motiver/vismotiv_e.html?id=70, (consulté le 21 juin 2017).

ALAVI, Farideh, Tahereh KHAMENEH BAGHERI, « Le mythe du Phénix dans les poèmes de Nima Youchi et de Guillaume Apollinaire », *Revue des Études de la Langue Française*, vol. 7, no. 13, 2-2016, p. 1-13.

ALLĀH, Ināyat, *Bahar-danush: Or, Garden of Knowledge. An Oriental Romance*, Londres, J. and W. Eddowes, 1799.

ANDERSEN, Hans Christian, *Fairy Tales of Hans Christian Andersen*, Sivas, e-Kitap Projesi, 2016.

APPOLINAIRE, Guillaume, *Alcools. Poèmes 1898-1913*, Paris, Gallimard, 1920.

APOLLINAIRE, Guillaume *et al.*, *Les peintres cubistes : méditations esthétiques*, Paris, Hermann, 1980.

ASP, « poème, poésie », <http://bit.ly/2tQ7LQu> (consulté le 5 juillet 2017).

BARTHES, Roland, « La mort de l'auteur », *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Editions du Seuil, 1984.

BOULOUMIÉ, Arlette, « Le mythe de Merlin dans la littérature française du XXe siècle », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, vol. 11, 2004, p. 181-193.

CARTLIDGE, *Heroes and Anti-heroes in Medieval Romance*, Londres, DS Brewer, 2012.

CHARLES-WURTZ, Ludmila, *La poésie lyrique*, Paris, Bréal, 2002.

COUFFIGNAL, Robert, *L'inspiration biblique dans l'œuvre de Guillaume Apollinaire*, Paris, Minard Lettres Modernes, 1966.

DE GENOUDE, Antoine Eugène *et al.*, *La Sainte Bible*, Paris, Pourrat Frères, 1883.

DE ROME, Clément, *Épître aux Corinthiens, lue par Philippe Henne*, Paris, Editions du Cerf, 2016.

DECAUDIN, Michel, *Le dossier d'Alcools*, Genève, Librairie Droz, 1996.

DURAND, André, « *Alcools* (1913) recueil de poèmes de Guillaume APOLLINAIRE », www.comptoir litteraire.com/docs/584-apolloinaire-alcools.doc, (consulté le 15 juin 2017).

DURAND, André, « « Zone » (1913) , poème de Guillaume APOLLINAIRE figurant dans le recueil *Alcools* », www.comptoir litteraire.com/docs/53-apolloinaire-zone-.doc, (consulté le 17 juin 2017).

DÜRRENMATT, Jacques, *Stylistique de la poésie*, Paris, Belin, 2005.

FLAUBERT, Gustave, *La première Tentation de Saint Antoine (1849-1856)*, Paris, Charpentier, 1908.

GOSSEREZ, Laurence « Le phénix antique au miroir de la littérature française des XVIIe au XIXe siècles », en complément à son livre *Le Phénix et son Autre. Poétique d'un mythe des origines au XVIe*, PUR, Rennes, 2013.

HOMERUS, *Histoire d'Hérodote, traduite du grec, avec des Remarques Historiques & Critiques, un Essai sur la Chronologie d'Hérodote, & une Table Géographique; par M. Larcher*, Paris, Musier, 1786.

LAMARTINE, Alphonse, *Le génie dans l'obscurité, Harmonies poétiques et religieuses, Livre III, viii*, dans *Œuvres poétiques, édition présentée, établie et annotée par Marius-François Guyard*, Paris, Gallimard, 1963.

LECOQC, Françoise, « L'iconographie du phénix à Rome », *L'image de l'animal dans l'Antiquité*, prépublication n° 6, fascicule n°1, 2009, p. 73-106.

MALLARMÉ, Stéphane, *Correspondance 1862-1871*, Paris, Gallimard, 1945.

MARQUIER, Bernard, *De Moïse à Hiram: Et si c'était cela la franc-maçonnerie ?*, Paris, Edilivre, 2016.

MARTIALIS, Marcus Valerius, *Toutes les épigrammes de Martial en latin et en français: avec de petites notes, divisées en deux parties*, Paris, Guill. de Luyne, 1655.

MICHAUD, Didier, *Cabinet de réflexion. Itinéraire maçonnique*, Carpentras, Paris, MdV Editeur, 2012.

OVIDIUS, Publius Naso, *Métamorphoses d'Ovide: Traduction nouvelle, avec le latin à côté*, Paris, Barbou Freres, 1796.

NGOMPE TATIEMZI, Jodelet Dulong, *Comprendre Alcools de Guillaume Apollinaire*, Bafousam, TheBookEdition, 2011.

ROBERT, Paul *et al.*, *Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1996.

S., Eadem, « Guillaume Apollinaire, *Alcools*, « Le Brasier » : commentaire », <https://www.docs-en-stock.com/philosophie-et-litterature/apollinaire-le-brasier-alcools-poeme-416290.html>, (consulté le 15 juin 2017).

SALEM, Gérard, Francine FERGUSON-AEBI, « La Fin des Pihis. Le divorce comme rite de passage », *Tsanta*, vol. 6, 2001, p. 1-17.

STATIUS, Publius Papinius, *Les Œuvres de Stace. Traduction nouvelle par P.L. Cormilliole, de la ci-devant Société Libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris*, Paris, Delalain, 1820.

VAN DEN BROEK, Roelof, *The Myth of the Phoenix: According to Classical and Early Christian Traditions*, Leiden, Brill Archive, 1971.

Annexe

Les poèmes d'*Alcools* à voir :

- « Zone »
- « Cortège »
- « Merlin et la vieille Femme »
- Le premier poème du « Brasier »
- Le deuxième poème du « Brasier »
- « Vendémiaire »

Tous les poèmes proviennent de l'édition suivante : APPOLINAIRE, Guillaume, *Alcools. Poèmes 1898-1913*, Paris, Gallimard, 1920.

p. 7-15 : « Zone »

ZONE

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes

La religion seule est restée toute neuve la religion

Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme

L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X

Et toi que les fenêtres observent la honte te retient

D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin

Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut

Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes
Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criailent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue des Ternes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize
Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du dortoir en cachette
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collègue
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ
C'est le beau lys que tous nous cultivons
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité
C'est l'étoile à six branches
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche
C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs
Il détient le record du monde pour la hauteur
Pupille Christ de l'œil
Vingtième pupille des siècles il sait y faire

Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le regarder
Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée
Ils crient s'il sait voler qu'on l'appelle voleur
Les anges voltigent autour du joli voltigeur
Icare Enoch Elie Apollonius de Thyane
Flottent autour du premier aéroplane
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que transporte la Sainte-Eucharistie
Ces prêtres qui montent éternellement élevant l'hostie
L'avion se pose enfin sans refermer les ailes
Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles
À tire-d'aile viennent les corbeaux les faucons les hiboux
D'Afrique arrivent les ibis les flamants les marabouts
L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les poètes
Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la première tête
L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri
Et d'Amérique vient le petit colibri
De Chine sont venus les pihis longs et souples
Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples
Puis voici la colombe esprit immaculé
Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé
Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre
Un instant voile tout de son ardente cendre
Les sirènes laissant les périlleux détroits
Arrivent en chantant bellement toutes trois
Et tous aigle phénix et pihis de la Chine
Fraternisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule
Des troupes d'autobus mugissants près de toi roulent
L'angoisse de l'amour te serre le gosier
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé

Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère

Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille
Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie
C'est un tableau pendu dans un sombre musée
Et quelquefois tu vas le regarder de près

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglantées
C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au déclin de la beauté

Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé à Chartres
Le sang de votre Sacré-Cœur m'a inondé à Montmartre
Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses
L'amour dont je souffre est une maladie honteuse
Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et dans l'angoisse
C'est toujours près de toi cette image qui passe

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée
Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année
Avec tes amis tu te promènes en barque
L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux Turbiasques
Nous regardons avec effroi les poulpes des profondeurs
Et parmi les algues nagent les poissons images du Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague
Tu te sens tout heureux une rose est sur la table
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose
La cétoine qui dort dans le cœur de la rose

Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit
Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis
Tu ressembles au Lazare affolé par le jour
Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours
Et tu recules aussi dans ta vie lentement
En montant au Hradchin et le soir en écoutant

Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblenz à l'hôtel du Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est laide

Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde

On y loue des chambres en latin Cubicula locanda

Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à Gouda

Tu es à Paris chez le juge d'instruction

Comme un criminel on te met en état d'arrestation

Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages

Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge

Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans

J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps

Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais sangloter

Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvané

Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants

Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent des enfants

Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare

Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages

Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine

Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune

Une famille transporte un édredon rouge comme vous transportez votre cœur

Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels

Quelques-uns de ces émigrants restent ici et se logent

Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges

Je les ai vus souvent le soir ils prennent l'air dans la rue

Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs

Il y a surtout des Juifs leurs femmes portent perruque
Elles restent assises exsangues au fond des boutiques

Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux
Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux

Tu es la nuit dans un grand restaurant

Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis cependant
Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant
Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées
J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre

J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible ma bouche

Tu es seul le matin va venir
Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues

La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive
C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive

Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie
Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied
Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée
Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre croyance
Ce sont les Christ inférieurs des obscures espérances

Adieu Adieu

Soleil cou coupé

CORTÈGE

A M. Léon Bailby

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau
Qui nidifie en l'air
A la limite où notre sol brille déjà
Baisse ta deuxième paupière la terre t'éblouit
Quand tu lèves la tête

Et moi aussi de près je suis sombre et terne
Une brume qui vient d'obscurcir les lanternes
Une main qui tout à coup se pose devant les yeux
Une voûte entre vous et toutes les lumières
Et je m'éloignerai m'illuminant au milieu d'ombres
Et d'alignements d'yeux des astres bien-aimés

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau
Qui nidifie en l'air
A la limite où brille déjà ma mémoire
Baisse ta deuxième paupière
Ni à cause du soleil ni à cause de la terre
Mais pour ce feu oblong dont l'intensité ira s'augmentant
Au point qu'il deviendra un jour l'unique lumière

Un jour
Un jour je m'attendais moi-même
Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes
Pour que je sache enfin celui-là que je suis
Moi qui connais les autres

Je les connais par les cinq sens et quelques autres

Il me suffit de voir leur pieds pour pouvoir refaire ces gens à milliers
De voir leurs pieds paniques un seul de leurs cheveux
De voir leur langue quand il me plaît de faire le médecin
Ou leurs enfants quand il me plaît de faire le prophète
Les vaisseaux des armateurs la plume de mes confrères
La monnaie des aveugles les mains des muets
Ou bien encore à cause du vocabulaire et non de l'écriture
Une lettre écrite par ceux qui ont plus de vingt ans
Il me suffit de sentir l'odeur de leurs églises
L'odeur des fleuves dans leurs villes
Le parfum des fleurs dans les jardins publics
O Corneille Agrippa l'odeur d'un petit chien m'eût suffi
Pour décrire exactement tes concitoyens de Cologne
Leurs rois-mages et la ribambelle ursuline
Qui t'inspirait l'erreur touchant toutes les femmes
Il me suffit de goûter la saveur de laurier qu'on cultive pour que j'aime ou que je bafoue
Et de toucher les vêtements
Pour ne pas douter si l'on est frileux ou non
O gens que je connais
Il me suffit d'entendre le bruit de leurs pas
Pour pouvoir indiquer à jamais la direction qu'ils ont prise
Il me suffit de tous ceux-là pour me croire le droit
De ressusciter les autres
Un jour je m'attendais moi-même
Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes
Et d'un lyrique pas s'avançaient ceux que j'aime
Parmi lesquels je n'étais pas
Les géants couverts d'algues passaient dans leurs villes
Sous-marines où les tours seules étaient des îles
Et cette mer avec les clartés de ses profondeurs
Coulait sang de mes veines et fait battre mon cœur
Puis sur cette terre il venait mille peuplades blanches
Dont chaque homme tenait une rose à la main
Et le langage qu'ils inventaient en chemin

Je l'appris de leur bouche et je le parle encore
Le cortège passait et j'y cherchais mon corps
Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même
Amenaient un à un les morceaux de moi-même
On me bâtit peu à peu comme on élève une tour
Les peuples s'entassaient et je parus moi-même
Qu'ont formé tous les corps et les choses humaines

Temps passés Trépassés Les dieux qui me formâtes
Je ne vis que passant ainsi que vous passâtes
Et détournant mes yeux de ce vide avenir
En moi-même je vois tout le passé grandir

Rien n'est mort que ce qui n'existe pas encore
Près du passé luisant demain est incolore
Il est informe aussi près de ce qui parfait
Présente tout ensemble et l'effort et l'effet

p. 74-77 : « Merlin et la vieille Femme »

MERLIN ET LA VIEILLE FEMME

Le soleil ce jour-là s'étalait comme un ventre
Maternel qui saignait lentement sur le ciel
La lumière est ma mère ô lumière sanglante
Les nuages coulaient comme un flux menstruel

Au carrefour où nulle fleur sinon la rose
Des vents mais sans épine n'a fleuri l'univers
Merlin guettait la vie et l'éternelle cause
Qui fait mourir et puis renaître l'univers

Une vieille sur une mule à chape verte

S'en vint suivant la berge du fleuve en aval
Et l'antique Merlin dans la plaine déserte
Se frappait la poitrine en s'écriant Rival

O mon être glacé dont le destin m'accable
Dont ce soleil de chair grelotte veux-tu voir
Ma Mémoire venir et m'aimer ma semblable
Et quel fils malheureux et beau je veux avoir

Son geste fit crouler l'orgueil des cataclysmes
Le soleil en dansant remuait son nombril
Et soudain le printemps d'amour et d'héroïsme
Amena par la main un jeune jour d'avril

Les voies qui viennent de l'ouest étaient couvertes
D'ossements d'herbes drues de destins et de fleurs
Des monuments tremblants près des charognes vertes
Quand les vents apportaient des poils et des malheurs

Laissant sa mule à petits pas s'en vint l'amante
A petits coups le vent défripait ses atours
Puis les pâles amants joignant leurs mains démentes
L'entrelacs de leurs doigts fut leur seul laps d'amour

Elle balla mimant un rythme d'existence
Criant Depuis cent ans j'espérais ton appel
Les astres de ta vie influaient sur ma danse
Morgane regardait de haut du mont Gibel

Ah! qu'il fait doux danser quand pour vous se déclare
Un mirage où tout chante et que les vents d'horreur
Feignent d'être le rire de la lune hilare
Et d'effrayer les fantômes avants-coureurs

J'ai fait des gestes blancs parmi les solitudes
Des lémures couraient peupler les cauchemars
Mes tournolements exprimaient les béatitudes
Qui toutes ne sont rien qu'un pur effet de l'Art

Je n'ai jamais cueilli que la fleur d'aubépine
Aux printemps finissants qui voulaient défleurir
Quand les oiseaux de proie proclamaient leurs rapines
D'agneaux mort-nés et d'enfants-dieux qui vont mourir

Et j'ai vieilli vois-tu pendant ta vie je danse
Mais j'eusse été tôt lasse et l'aubépine en fleurs
Cet avril aurait eu la pauvre confiance
D'un corps de vieille morte en mimant la douleur

Et leurs mains s'élevaient comme un vol de colombes
Clarté sur qui la nuit fondit comme un vautour
Puis Merlin s'en alla vers l'est disant Qu'il monte
Le fils de ma Mémoire égale de l'Amour

Qu'il monte de la fange ou soit une ombre d'homme
Il sera bien mon fils mon ouvrage immortel
Le front nimbé de feu sur le chemin de Rome
Il marchera tout seul en regardant le ciel

La dame qui m'attend se nomme Viviane
Et vienne le printemps des nouvelles douleurs
Couché parmi la marjolaine et les pas-d'âne
Je m'éterniserai sous l'aubépine en fleurs

LE BRASIER

A Paul-Napoléon Roinard

J'ai jeté dans le noble feu
Que je transporte et que j'adore
De vives mains et même feu
Ce Passé ces têtes de morts
Flamme je fais ce que tu veux

Le galop soudain des étoiles
N'étant que ce qui deviendra
Se mêle au hennissement mâle
Des centaures dans leurs bras
Et des grand'plaintes végétales

Où sont ces têtes que j'avais
Où est le Dieu de ma jeunesse
L'amour est devenu mauvais
Qu'au brasier les flammes renaissent
Mon âme au soleil se dévêt

Dans la plaine ont poussé des flammes
Nos cœurs pendent aux citronniers
Les têtes coupées qui m'acclament
Et les astres qui ont saigné
Ne sont que des têtes de femmes

Le fleuve épinglé sur la ville
T'y fixe comme un vêtement
Partant à l'amphion docile
Tu subis tous les tons charmants

Qui rendent les pierres agiles

p. 107-106: Le deuxième poème du « Brasier »

Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable
Et les mains des croyants m'y rejettent multiple innombrablement
Les membres des intercis flambent auprès de moi
Éloignez du brasier les ossements
Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes délices
Et des oiseaux protègent de leurs ailes ma face et le soleil

Ô Mémoire Combien de races qui forlignent
Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur
Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes
Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs
Voici ma vie renouvelée
De grands vaisseaux passent et repassent
Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée
Ses flammes sont immenses
Il n'y a plus rien de commun entre moi
Et ceux qui craignent les brûlures

p. 146 : le dernier poème des « Fiançailles »

Templiers flamboyants je brûle parmi vous
Prophétisons ensemble ô grand maître je suis
Le désirable feu qui pour vous se dévoue
Et la girande tourne ô belle ô belle nuit

Liens déliés par une libre flamme Ardeur
Que mon souffle éteindra Ô Morts à quarantaine
Je mire de ma mort la gloire et le malheur
Comme si je visais l'oiseau de la quintaine

Incertitude oiseau feint peint quand vous tombiez
Le soleil et l'amour dansaient dans le village
Et tes enfants galants bien ou mal habillés
Ont bâti ce bûcher le nid de mon courage

p. 161-169 : « Vendémiaire »

VENDÉMIAIRE

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi
Je vivais à l'époque où finissaient les rois
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes
Et trois fois courageux devenaient trismégistes

Que Paris était beau à la fin de septembre
Chaque nuit devenait une vigne où les pampres
Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut
Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux
De ma gloire attendaient la vendange de l'aube

Un soir passant le long des quais déserts et sombres
En rentrant à Auteuil j'entendis une voix
Qui chantait gravement se taisant quelquefois
Pour que parvînt aussi sur les bords de la Seine
La plainte d'autres voix limpides et lointaines

Et j'écoutai longtemps tous ces chants et ces cris
Qu'éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde
Venez toutes couler dans ma gorge profonde

Je vis alors que déjà ivre dans la vigne Paris
Vendangeait le raisin le plus doux de la terre
Ces grains miraculeux qui aux treilles chantèrent

Et Rennes répondit avec Quimper et Vannes
Nous voici ô Paris Nos maisons nos habitants

Ces grappes de nos sens qu'enfanta le soleil
Se sacrifient pour te désaltérer trop avide merveille
Nous t'apportons tous les cerveaux les cimetières les murailles
Ces berceaux pleins de cris que tu n'entendras pas
Et d'amont en aval nos pensées ô rivières
Les oreilles des écoles et nos mains rapprochées
Aux doigts allongés nos mains les clochers
Et nous t'apportons aussi cette souple raison
Que le mystère clôt comme une porte la maison
Ce mystère courtois de la galanterie
Ce mystère fatal fatal d'une autre vie
Double raison qui est au-delà de la beauté
Et que la Grèce n'a pas connue ni l'Orient
Double raison de la Bretagne où lame à lame
L'océan châtre peu à peu l'ancien continent

Et les villes du Nord répondirent gaiement

Ô Paris nous voici boissons vivantes

Les viriles cités où dégoisent et chantent

Les métalliques saints de nos saintes usines
Nos cheminées à ciel ouvert engrossent les nuées
Comme fit autrefois l'Ixion mécanique
Et nos mains innombrables
Usines manufactures fabriques mains
Où les ouvriers nus semblables à nos doigts
Fabriquent du réel à tant par heure
Nous te donnons tout cela

Et Lyon répondit tandis que les anges de Fourvières
Tissaient un ciel nouveau avec la soie des prières

Désaltère-toi Paris avec les divines paroles
Que mes lèvres le Rhône et la Saône murmurent
Toujours le même culte de sa mort renaissant
Divise ici les saints et fait pleuvoir le sang
Heureuse pluie ô gouttes tièdes ô douleur
Un enfant regarde les fenêtres s'ouvrir
Et des grappes de têtes à d'ivres oiseaux s'offrir

Les villes du Midi répondirent alors

Noble Paris seule raison qui vis encore
Qui fixes notre humeur selon ta destinée
Et toi qui te retires Méditerranée
Partagez-vous nos corps comme on rompt des hosties
Ces très hautes amours et leur danse orpheline
Deviendront ô Paris le vin pur que tu aimes

Et un râle infini qui venait de Sicile
Signifiait en battement d'ailes ces paroles

Les raisins de nos vignes on les a vendangés
Et ces grappes de morts dont les grains allongés

Ont la saveur du sang de la terre et du sel
Les voici pour ta soif ô Paris sous le ciel
Obscurci de nuées faméliques
Que caresse Ixion le créateur oblique
Et où naissent sur la mer tous les corbeaux d'Afrique
Ô raisins Et ces yeux ternes et en famille
L'avenir et la vie dans ces treilles s'ennuyent

Mais où est le regard lumineux des sirènes
Il trompa les marins qu'aimaient ces oiseaux-là
Il ne tournera plus sur l'écueil de Scylla
Où chantaient les trois voix suaves et sereines

Le détroit tout à coup avait changé de face
Visages de la chair de l'onde de tout
Ce que l'on peut imaginer
Vous n'êtes que des masques sur des faces masquées

Il souriait jeune nageur entre les rives
Et les noyés flottant sur son onde nouvelle
Fuyaient en le suivant les chanteuses plaintives

Elles dirent adieu au gouffre et à l'écueil
A leurs pâles époux couchés sur les terrasses
Puis ayant pris leur vol vers le brûlant soleil
Les suivirent dans l'onde où s'enfoncent les astres

Lorsque la nuit revint couverte d'yeux ouverts
Errer au site où l'hydre a sifflé cet hiver
Et j'entendis soudain ta voix impérieuse
Ô Rome
Maudire d'un seul coup mes anciennes pensées
Et le ciel où l'amour guide les destinées

Les feuillards repoussés sur l'arbre de la croix
Et même la fleur de lys qui meurt au Vatican
Macèrent dans le vin que je t'offre et qui a
La saveur du sang pur de celui qui connaît
Une autre liberté végétale dont tu
Ne sais pas que c'est elle la suprême vertu

Une couronne du trirègne est tombée sur les dalles
Les hiérarques la foulent sous leurs sandales
Ô splendeur démocratique qui pâlit
Vienne la nuit royale où l'on tuera les bêtes
La louve avec l'agneau l'aigle avec la colombe
Une foule de rois ennemis et cruels
Ayant soif comme toi dans la vigne éternelle
Sortiront de la terre et viendront dans les airs
Pour boire de mon vin par deux fois millénaire

La Moselle et le Rhin se joignent en silence
C'est l'Europe qui prie nuit et jour à Coblenze
Et moi qui m'attardais sur le quai à Auteuil
Quand les heures tombaient parfois comme les feuilles
Du cep lorsqu'il est temps j'entendis la prière
Qui joignait la limpidité de ces rivières

O Paris le vin de ton pays est meilleur que celui
Qui pousse sur nos bords mais aux pampres du nord
Tous les grains ont mûri pour cette soif terrible
Mes grappes d'hommes forts saignent dans le pressoir
Tu boiras à longs traits tout le sang de l'Europe
Parce que tu es beau et que seul tu es noble
Parce que c'est dans toi que Dieu peut devenir
Et tous mes vigneron dans ces belles maisons
Qui reflètent le soir leurs feux dans nos deux eaux
Dans ces belles maisons nettement blanches et noires

Sans savoir que tu es la réalité chantent ta gloire
Mais nous liquides mains jointes pour la prière
Nous menons vers le sel les eaux aventurières
Et la ville entre nous comme entre des ciseaux
Ne reflète en dormant nul feu dans ses deux eaux
Dont quelque sifflement lointain parfois s'élance
Troublant dans leur sommeil les filles de Coblenze

Les villes répondaient maintenant par centaines
Je ne distinguais plus leurs paroles lointaines
Et Trèves la ville ancienne
A leur voix mêlait la sienne
L'univers tout entier concentré dans ce vin
Qui contenait les mers les animaux les plantes
Les cités les destins et les astres qui chantent
Les hommes à genoux sur la rive du ciel
Et le docile fer notre bon compagnon
Le feu qu'il faut aimer comme on s'aime soi-même
Tous les fiers trépassés qui sont un sous mon front
L'éclair qui luit ainsi qu'une pensée naissante
Tous les noms six par six les nombres un à un
Des kilos de papier tordus comme des flammes
Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements
Les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment
Des armées rangées en bataille
Des forêts de crucifix et mes demeures lacustres
Au bord des yeux de celle que j'aime tant
Les fleurs qui s'écrient hors de bouches
Et tout ce que je ne sais pas dire
Tout ce que je ne connaîtrai jamais
Tout cela tout cela changé en ce vin pur

Dont Paris avait soif
Me fut alors présenté

Actions belles journées sommeils terribles
Végétation Accouplements musiques éternelles
Mouvements Adorations douleur divine
Mondes qui vous rassemblez et qui nous ressemblez
Je vous ai bus et ne fut pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers

Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers
Sur le quai d'où je voyais l'onde couler et dormir les bélandres

Écoutez-moi je suis le gosier de Paris
Et je boirai encore s'il me plaît l'univers

Écoutez mes chants d'universelle ivrognerie

Et la nuit de septembre s'achevait lentement
Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine
Les étoiles mouraient le jour naissait à peine

Table des matières

Samenvatting (Nederlands)

Introduction

1. le « je » poétique

2. Le nid brûlant

2.1. Le nid brûlant et le phénix : un tour d’horizon

2.2. Le nid brûlant dans *Alcools*

2.2.1. « Zone »

2.2.2. Le premier poème du « Brasier »

2.2.3. Le deuxième poème du « Brasier »

2.2.4. Le dernier poème des « Fiançailles »

3. Entre ciel et terre

3.1. Le phénix entre ciel et terre : quelques exemples

3.2. Entre ciel et terre dans *Alcools*

3.2.1. « Zone »

3.2.2. « Cortège »

4. L’individu exceptionnel

4.1. Le phénix et l’individu exceptionnel : un tour d’horizon

4.2. L’individu exceptionnel dans *Alcools*

4.2.1. « Merlin et la vieille femme »

4.2.2. « Vendémiaire »

Conclusion

Bibliographie

Annexe